



Pumpernickel

sommaire

le hold-up de l'année	p. 1&4
résolutions	p. 1&3
travaux, espace, démesure	p. 2
maraukao	p. 3
conte	p. 4
international	p. 5
national	p. 5
local	p. 5
"Pumpernickel"	p. 6

Résolutions

par Jean-Pierre Hubert

Sur le tuyau de caoutchouc de ma bouteille de gaz butane, on peut lire : "à changer avant 2001". Même petit avertissement sur certains médicaments vitaux : "à utiliser avant 2000" ...

Ainsi on est déjà là ! Dépêchons-nous : le rendez-vous symbolique du futur est si proche et les fêtes de fin d'année (comme on les appelle pour ne pas les confondre avec le carnaval) sont là pour nous rappeler qu'une unité de plus vient de tomber, avec un petit bruit faussement anodin, dans le panier de son du passé.

Alors chers enfants du XXème siècle, qu'attendez-vous pour réagir ? Allez-vous laisser ce beau rendez-vous partir en eau de boudin ? Agitons-nous en chœur, quitte à réfléchir plus tard, ce vingtième siècle finissant a tout de

même un "look d'enfer", il serait temps de procéder à un petit lifting avant de passer la main ! Il y a tant de choses que nous faisons mal, on nous le rappelle tous les jours. Tant qu'on y est, prenons quelques bonnes résolutions.

Dans mon agenda offert par la BSP et relié similicuir, je note par ordre de priorité apparente :

Argent :

– songer tout d'abord à casser ma tirelire pour prouver à ma famille, à mes amis, à mon voisin, aux commerçants, à Denise, que je ne crains pas l'avenir, que mes désirs accessoires sont en bon état de fonctionnement et que je salue les impôts et les taxes récentes comme le beaujolais nouveau, simplement en testant son arrière-goût.

(suite p. 3)

Le hold-up de l'année

par Laurent Fischer

Au gui l'an neuf ! Cette locution traditionnelle n'exprime-t-elle pas notre conscience de l'abîme qui sépare le temps humain, mesuré, compté à rebours et dépensé sans retour et le temps de l'univers, démesuré, cosmique ? Alors, pour avoir prise sur ce dernier, ou du moins en avoir l'illusion, nous tentons de le circonscrire, de lui associer le gui, symbole d'immortalité.

De là peut-être aussi sa mise en boîte, en horloges et montres, qu'on règle avec un sentiment de puissance. A rubis ou à quartz, concentrés minéraux de la matière originale, elles devraient nous délivrer une parcelle d'éternité, à piles solaires, un fragment d'énergie de l'astre qui régit nos jours et nos années. Sur le calendrier, l'an est borné et défini à usage domestique, lié aux saisons ; mais, si celles de la nature sont susceptibles d'un perpétuel recommencement, celles de l'homme ne se renouvellent pas, à l'instar de nos anniversaires dont l'addition nous soustrait inexorablement à la vie.

(suite p. 4)

Note

L'accueil réservé au premier numéro de "Pumpernickel" m'a incité à préparer cette seconde livraison en espérant qu'elle vous plaira autant que la précédente. Quatre créateurs; Jena-Pierre Hubert, Laurent Fischer, Amélie Koertgé et Mari-Luce Mélant, chacun dans son genre et dans son domaine de prédilection, ont accepté de jouer le jeu de la feuille blanche. Le thème proposé, l'année, a semblé leur convenir ; au lecteur, promu acteur de la démarche, de réagir à sa façon (en écrivant, en discutant avec des amis, en rencontrant les auteurs,...).

Remerciements aux rédacteurs de s'être prêté de bonne grâce à l'exercice.

Antoine Michon

pour toute correspondance : Antoine Michon, 26, rue des Roseaux Altenstadt 67160 Wissembourg

Travaux, espace et démesure des femmes en hiver

Les femmes Kachinawas d'aujourd'hui et les Grecques de l'Antiquité ont, chacune dans leur société, des tâches et un espace qui leur reviennent. L'année est rythmée, pour les unes comme pour les autres par les travaux et par les fêtes.

Il sera question ici des lieux où se déroulent ces activités quotidiennes et temporaires. Un sens profond se détectera tout comme se découvrira au passage ce que chef veut dire... ailleurs. Des recoupements pourront s'imposer avec nos sociétés occidentales contemporaines où les saisons ne sont plus ce qu'elles devraient être et où les attributions des tâches sont parfois perturbées ou peut-être déviées de leurs intentions premières.

Des descriptions seront faites au plus près de certaines pratiques, dans l'espoir de susciter des interprétations personnelles en complément des propositions émises.

Le rituel du Parnasse quant à lui introduira à l'hiver.

Les Indiens Huni Kuin de la forêt amazonienne, aussi appelés Kachinawas, organisent leur espace et leur groupe d'une manière qui leur est propre. A la répartition des tâches et des territoires répond une stricte réglementation du groupe. Celui-ci est constitué de deux sous-groupes depuis son origine légendaire : d'une part les personnes dévolues aux tâches matérielles et politiques, d'autre part les individus destinés à maintenir l'harmonie psychologique, affective et spirituelle au sein de la communauté. Deux chefs se partagent la direction :

- le meilleur chasseur qui rapporte au village la viande qui nourrira les membres de sa famille et ceux qui n'ont pas assez recueilli pour leur propre subsistance ;

- celui qui écoute les dissensions et les préoccupations des individus en difficulté.

Le premier est un spécialiste du *don* matériel, le second est un spécialiste de *l'écoute* des autres. Le chasseur profite du moment de la distribution de viande pour faire des récits de chasse, décrire le monde sauvage et lointain, les difficultés que l'on y rencontre ; il connaît l'étranger ; il développe ainsi son pouvoir politique. L'autre s'intéresse à ce qui se passe à l'intérieur du monde connu, à l'intérieur aussi du monde inconnu où habitent les esprits.

Les Huni Kuin en sont venus à organiser rigoureusement les terrains qu'ils occupent. Au centre, le village : femmes, enfants, hommes, en familles plutôt monogamiques pour le groupe des «affectifs», parfois polygamiques pour le groupe des «matérialistes habitent les maisons. Dans une zone périphérique défrichée par chaque homme marié ou à

marié, s'étendent les cultures. Une fois le sol libéré par les hommes, les femmes peuvent venir y cultiver ignames, bananes, manioc et autres fruits de la terre. Plus loin, un homme par famille a son territoire de chasse dans la forêt. Plus loin encore la forêt profonde où peut-être plus tard viendra s'établir le nouveau, car tous les cinq ans les Indiens Huni Kuin déménagent pour permettre à la nature de se reconstituer. Ainsi, ce qui un jour appartenait aux hommes revient tout simplement à la nature.

Les tâches sont donc parfaitement réparties, les hommes chassent, les femmes cultivent sur les terres préparées par les hommes, décrochent, peignent et aménagent scrupuleusement maison et abords immédiats. Les uns évoluent dans la nature sauvage et en rapportent le gibier, les autres cultivent, cuisent et créent. Il arrive que les hommes du groupe «affectif» rapportent des herbes guérisseuses de la forêt. C'est leur unique rapport avec les plantes. Seuls les individus appartenant à ce groupe sont habilités à cette cueillette, réalisée sous la houlette du chaman. Les femmes ne vont jamais sur le territoire menaçant des chasses masculines, elles ne connaissent la forêt que par les récits. Elles se consacrent à la culture agricole, domestique et artistique dans le calme de l'espace social dont elles sont garantes.

Ainsi en était-il traditionnellement des femmes grecques de l'Antiquité qui restaient au logis pendant que les hommes étaient à la guerre ou avaient des activités politiques. Il existait cependant des «soupapes» à la réclusion. Certaines femmes choisissaient l'hiver glacial pour, la nuit, danser dehors. Elles pratiquaient l'oreibasie. Pausanias (10.32.5) affirme en effet que les femmes de Delphes allaient en plein hiver jusqu'au sommet du Parnasse (2 500 m). Plutarque (De primo frigido 18, 953D) que leurs vêtements étaient «gelés, aussi durs que des planches».

Quel était le but de ces pratiques ? De nombreux peuples dansent pour faire pousser les récoltes, par magie «sympathique». Mais ce genre de danse est annuel comme les récoltes, non biennale comme l'oreibasie, la saison en est le printemps, non l'hiver, le lieu la terre arable non les sommets dénudés des montagnes. Diodore dit des Delphiennes qu'elles dansent à l'imitation des Ménades qui auraient été associées jadis au dieu. Sans doute devait-il y avoir une époque où les ménades Bacchiques, ou Thyades devenaient réellement ce que leur nom impliquait : «des femmes sauvages dont la personnalité humaine était remplacée par une autre».

Plutarque (Mul. Vir. 13.249E) mentionne des perturbations de la personnalité dues aux pratiques rituelles. La prêtresse de Dionysos «conduisait les femmes à la montagne encore tard dans l'époque hellénistique». Tout porte à croire que l'oreibasie vient à contre-courant dans les habitudes religieuses de la Grèce antique. Ce type de ménadisme confère à l'hystérie collective, un vent de folie parcourt la communauté féminine pourtant au service de la religion en pareil cas. Parfois, sur d'autres montagnes, un bachisme dangereux s'abat comme une punition sur des gens trop convenables pour les emporter contre leur gré.

Les Delphiennes, parmi d'autres, étaient invitées à fêter Dionysos de temps en temps pour s'imprégner de la divinité. Elles sortaient de leur demeure, ensemble au moment de l'année le plus inattendu.

Que dire de ces femmes ? Sinon qu'elles s'adonnèrent à la démesure. Mais Némésis veille sur l'ordre du monde. Némésis châtie la démesure. S'égalier aux dieux doit rester de l'ordre de l'expérience temporaire.

Les oreibasies hivernales des nuits parnassiennes sont animées de forces obscures et irrationnelles, elles viennent troubler l'excès d'ordre et de mesure qui règne sur la culture hellénique. L'irrationnel cependant peut être splendide comme il peut mettre en péril quiconque s'y enfoncerait trop, trop longtemps, jusqu'à la folie. C'est pourquoi les oreibasies des Delphiennes sont biennales, c'est pourquoi elles se déroulent en dehors des espaces civilisés, au-delà des jardins cultivés, à l'extérieur des maisons au cœur de l'hiver. Juste mesure !

Quant aux jardins des femmes Kachinawas, situés à la frontière du monde sauvage et du monde civilisé, ne sont-ils pas séduisants ? Ces lopins de terre préparés par un homme puis mis en culture par son épouse parle d'intimité partagée. Ces potagers à demi secrets, à l'ombre de la nature sauvage toute proche, cernent le village, comme ils cernent certains villages de la région de Wissembourg. Comme chez les Kachinawas, les hommes défrichent, labourent et fument le sol en hiver. Le terrain est alors prêt pour les semailles printanières exécutées par les femmes. ce sont elles ensuite qui entretiennent ces jardins de la périphérie qui leur procurent les légumes de la famille pour toute l'année.

Les femmes indiennes, grecques et alsaciennes sauront-elles préserver, en compagnie des hommes, des enfants et des chefs, les fêtes sauvages et les potagers des lisières ?

Amélie Koertgé

Résolutions (suite de la page 1)

de peau de banane avec bonhomie, avant de passer à la caisse. Avec les sommes ainsi arachées à la prévoyance morose, acheter des somptueux cadeaux inutiles, des bidules encombrants qu'on n'osera pas confier aux ramassages des monstres par peur d'être repéré. Le cadeau encombrant, c'est comme le valet de pique dans le jeu de carte bien connu : il se transmet et peut donc servir par un effet de marabout de ficelle à plusieurs réveillons, d'où sa valeur écologique indéniable.

– Par ailleurs, placer intelligemment l'argent non dépensé (la valeur la plus sûre et la moins porteuse de taxations futures demeurant les lithographies pour cartons de camembert d'Ebener Gazul, ce ne sont pas les banquiers qui me contrediront).

– Cesser d'encourager le parasitisme de mon chat (particulièrement écœurant le lundi matin à 8 heures). Car quoi ? Y a-t-il encore des souris ? Le poste félin n'est-il pas inutile dans mon budget informatisé ?

Santé :

Ne pas oublier le toast : « buvons à l'intelligence car la santé on est quand même (trop nombreux) à l'avoir ! »

Sachons rester civiques. L'espérance de vie de nos sociétés surmédicalisées devient préoccupante pour ne pas indécente. « Papy, tu nous embêtes avec ton teint rose, le viager commence à peser. »

Vivre dangereusement pour creuser exclusivement mon trou et non celui de la Sécu. Résolution : fumer ma moquette d'amiante en buvant de la vodka distillée à partir de patates de Tchernobyl en regardant « Perdu de vue » sur un écran noir et blanc prêt à implorer, tout en omettant de boucler ma ceinture.

Variante commune : soigner mon régime hyper-calorique pendant les fêtes de fin d'année avec, cette année, des expériences foudroyantes comme le foie gras bulgare et l'huître javanaise.

Enfants :

Savoir rester nuancé : *combat de rue* sur console Nintendo ou *le journal d'Anne Frank* sur vélin. *Barbie est en vacances* ou *les trésors du Louvre* sur CD-ROM. Le choix est l'exacte appréciation de la sensibilité de l'enfant, l'essentiel demeurant de toute évidence dans le rayonnement du geste et dans son accompagnement affectif. Quelques paillettes de rêce fluo enrobées de magie spielgergienne, avec un soupçon de dépaysement extrême et un gros câlin en guise de ruban cadeau ombilical font en général à peu près l'affaire, sauf si on s'appelle Robert et qu'on fume des gitanes maïs.

Résolution professionnelle : ne plus m'éner-



Marie-Luce Mélant – "1995 maraukaos"

ver à l'école. Accepter avec le sourire le maximum d'élèves dans le minimum de place. Plus on est de fous à faire n'importe quoi, avec n'importe quels moyens, plus on rit jaune. Le rire jaune est un bon masque pédagogique qui peut tenir le coup quarante ans et traverser vingt réformes de l'enseignement.

Famille :

«jevouéééé...», dit l'écho.

En effet, ne pas oublier de la haïr tout en remarquant qu'elle est à peu près la seule béquille solide dans le décor. Donc, la préserver, les autres entreprises étant aléatoires en ces temps de repli.

A noter : il existe / existait un bistro à Wissembourg qui ouvre / ouvrirait ses portes le 24 décembre au soir pour accueillir son petit monde décalé, à l'heure où les magasins ferment, à l'heure où les rues se vident pour créer une locale solitude, à l'heure où précisément, derrière chaque / certaines fenêtres, blonde de lumière intime, des gens se chauffent le cœur à être ensemble sans savoir qu'ils rendent tristes ceux qui sont seuls.

Belle idée, non ? (la phrase est compliquée, mais l'idée est simple).

Jean-Pierre Hubert

Le hold-up de l'année (suite de la page 1)

A l'hypermarché de Chronos, la concurrence est rude, c'est la valse des étiquettes, car on est soucieux de marquer les annales de son empreinte : institutions, religions, rois, pontifes et empereurs se disputent l'année à l'envi pour la baptiser sainte, civile, julienne, grégorienne, républicaine, judiciaire, scolaire,...

A l'étalage des nouveautés de ce siècle, la vogue est à la consécration de l'année des grandes causes : les droits de l'enfant, de l'homme, de la femme (jamais de l'homme viril tant ses droits semblent exorbitants), même la communication a son année-mythe (ou mystification des temps modernes ?) ! Justement, au rayon librairie, à côté des Annabac et Annabrevet qui commémorent les grand-messes scolaires, on distribue à l'abonné le mythique annuaire avec ou sans fil : garantie d'une traversée éclair de l'espace (plus rapide que celle de Wissembourg), donc un gain de temps, et comme celui-ci c'est de l'argent..., faites le calcul ! Toujours au même rayon, après le Journal de l'année, l'année littéraire consacre le talent d'écrivains dont le rêve est de durer au-delà de la Saint Sylvestre pour s'assurer la pérennité.

Nos politiques, eux, conscients de leur fragilité éphémère, jugent le délai de l'année trop bref ; ils misent sur les quinquennats, sexennats, septennats, double, triple, voire plus... Certains poussent l'audace jusqu'à demander aux citoyens deux années (dont une bissextile et olympique) pour réussir. Deux ans ? De grâce ! Non contents de prélever des ârts croissantes de notre galette, ces insatiables cumulards mangeraient encore notre temps, qui est déjà si compté.

A propos de boulimie, l'illusion est totale quand, pour excuser nos bourrelets, embonpoint et autres adiposités, nous nous déchargeons sur les ans de nos abus gastronomiques et accusons leur poids ... au lieu d'alléger notre caddie !

En fin de compte, il faut bien reconnaître le caractère émouvant mais dérisoire, naïvement humain, de nos tentatives de hold-up du temps qui nous fuit, au regard du temps astronomique des années-lumière. Comment échapper au vertige et à la mélancolie ? Par la foi en l'au-delà, la réincarnation ou la métempsychose, promesses d'éternité ? En attendant, l'an présent veut être cueilli avec délicatesse et sensibilité, sans vol ni effraction, bon an mal an.

Carpe diem : cueille le jour, le gui de l'an. Suranné, l'adage ?

Laurent Fischer

Au pays du grand champignon

Il était une fois un tout petit pays au fin fond d'une forêt. Dans ce tout petit pays au fin fond de cette forêt ne poussaient que des champignons. Ce tout petit pays était présidé par un Grand Champignon, certes plus grand mais étonnamment identique à tous ceux dont il émanait et sur qui il poussait. Pourtant, le Grand Champignon semblait résister plus longtemps que ses semblables. Les vers qui l'habitaient (car tout vieux champignon respectable est véreux) le maintenaient debout tout en le rongéant.

Le Grand Champignon n'aimait pas voir grandir trop rapidement ses semblables. Était-ce parce que lui-même avait fini de pousser depuis fort longtemps, avait-il peur de souffrir de leur ombre ? Allez savoir ce qui se passe dans la tête d'un grand champignon. Dès qu'il observait une pousse trop précipitée, il envoyait son armée de limaces. Les limaces adorent les champignons et sont des assassins aussi perfides que redoutables. Au début, la victime ne sent que caresses, elle se détend, se laisse enlacer, ... puis se réveille trop tard dans une atroce agonie.

Le Grand Champignon ne tolérait aucune différence d'apparence. Était-ce parce qu'il se sentait creusé, que seule son enveloppe pouvait lui servir de modèle ? Allez savoir ce qui se passe dans la tête creuse d'un (grand) champignon. Dès qu'il détectait un dissemblable, il envoyait son armée de limaces...

Il n'aimait pas non plus les spores amenées par le vent. Elles engendrent des champignons voyageurs, qui parlent de drôles de choses, des choses vues d'ailleurs. Était-ce parce que le Grand Champignon n'avait pas été amené par le vent, ou craignait-il d'être brisé par lui ? Allez savoir ce qui se passe dans la tête d'un (grand) champignon statique. Dès qu'il flairait un champignon issu de brise, il envoyait son armée de limaces...

Alors, le vent s'est-il résigné à ne plus souffler sur ce tout petit pays au fin fond de la forêt ? Le Grand Champignon est-il toujours debout, habité, rongé, soutenu par les vers et défendu par son armée de limaces ? A combien de générations de petits champignons identiques a-t-il survécu ? Allez savoir, allez voir, au fin fond de la forêt !

Clitopilus Prunulus

Intense activité diplomatique ces dernières semaines et dans certains cas, signes d'espoir. En Bosnie, la tuerie est suspendue, dans les Emirats arabes unis, on se «contente» de coups de bâton pour «châtier» une petite fille violée par son «patron», en Irlande, les ennemis sont autour de la table et en Algérie ce sont les urnes qui déstabilisent les terroristes déguisés en religieux. A contrario, au Nigeria, c'est la corde pour l'Ecrivain, dans le Tiers-Monde en général les enfants continuent à être traités comme des bêtes de somme, l'Iran décrète qu'une femme non voilée mérite d'être punie et des fous de dieu abattent Itzhak Rabin parce qu'il voulait amener la paix.

Dans ce contexte déstabilisant, les élections polonai-

ses paraissent presque dérisoires. L'élection de Kwaniewski a de quoi faire réfléchir celles et ceux que le strass et les paillettes de la société de consommation occidentale auraient facilement raison de la monotone morosité du socialisme réel.

Les mendiants dans les rues de Varsovie, les universitaires payés 1 000 francs par mois (quand les prix sont presque équivalents aux nôtres), l'insolence des nouveaux riches et leur luxe ostentatoire auront sûrement beaucoup nui à Monsieur Walesa. Dommage ou tant mieux, là n'est pas la question. L'Occident avait beaucoup promis à l'Europe orientale si elle se libérait du joug communiste. Ces engagements ont-ils été tenus ?

n a t i o n a l

Chez nous, le malaise social s'amplifie : chaque jour un autre pan de la société se met en grève, proteste, conteste, trouve que la note qu'on lui présente est décidément un peu salée.

La sécurité sociale s'est trouvée un grand nombre de défenseurs, quelles que soient leurs origines ou leur activité : salariés des secteurs privé et public (dit protégé), mais aussi professionnels de la santé qui s'étonnent dans un bel ensemble que les mesures proposées soient plus imposées que discutées ; sans oublier le patronat qui défend ce mot «réforme» sans peut-être parler de la même chose...

En attendant, gaziers, étudiants, cheminots, enseignants, postiers, transporteurs routiers, et on en passe, c'est bien le pays tout entier qui émet le désir d'être mieux entendu, mieux com-

pris, mieux considéré.

Pour l'heure, les seuls à se réjouir de la situation sont les tenants du covoiturage et du 2-roues. Ne se raconte-t-il pas que, lassés de parcourir 30 km en 4 heures, les Parisiens ont enfin découvert que seul en voiture, on s'ennuie et que la petite reine remplace avantageusement tous les RER du monde. Mais toute médaille ayant son revers, l'on s'aperçoit que l'exercice physique fatigue, et que pour marcher, il faut de bonnes chaussures... Cette fin de siècle nous réserve de beaux étonnements !

Dans cette ambiance un peu surprenante, le vote du budget est passé inaperçu, comme ces 60 milliards de francs qui serviront à construire le nouveau porte-avions nucléaire, alors que l'on manque d'argent pour subvenir aux besoins des plus démunis.

Peu de choses dans la capitale de la transylvanie alsacienne : deux manifestations pour hâter la construction des gymnases au lycée, un budget entériné par le conseil municipal, deux mini-actions contre la reprise des essais nucléaires à Moruroa et une manifestation de cyclistes qui exigent des pistes cyclables au centre ville (A quand des rues systématiquement à double sens pour ceux qui font l'effort de ne pas polluer, de ne pas faire de bruit, d'économiser l'énergie ?).

Heureusement, la proximité des fêtes ranime la flamme de l'enthousiasme populaire : les mélodies relayées par les haut-parleurs nous rappellent que le nouvel an est pour tout à l'heure, dans le droit fil des saintes traditions.

Sur ce registre, fidèle à son image, notre ville brille par son atonie quand toute la France s'embrase. Ici peu de défilé, peu de protestation et point de discussion. Tout irait-il pour le mieux dans le meilleur des mondes nord-alsacien ?

Les rencontres du cinéma d'animation auront permis à un public nombreux et renouvelé d'apprécier encore mieux les animateurs et les créateurs de ce qui est bien plus que du «dessin animé». Monsieur Dargay ne disait-il pas que «*c'est très sérieux, il faut d'abord beaucoup aimer les enfants pour leur parler et bien les faire rire.*» Et le film de Miho Cibot-Shimma «*l'oiseau bonheur*», qui dénonce l'apocalypse nucléaire, a montré à ceux qui en doutaient encore que l'on peut créer et coller à l'actualité. le régional de l'étape, Claude Braun, était là pour initier les enfants à ce rude et difficile labeur de mise en forme des images.

Qui es-tu, Pumpernickel ?

D'abord une initiative privée, éloignée de tous les centres de décision et à l'abri des pressions financières. L'argent vient d'abord de mon porte-monnaie, aucune aide, aucune subvention ou publicité ne venant troubler la quiétude et l'indépendance des rédacteurs.

Pour information et par honnêteté, l'impression du premier numéro m'aura coûté 720 francs (dont il faut déduire 3 dons représentant 350 francs), facture disponible sur simple demande. L'impression est réalisée par une entreprise dont les coordonnées figurent en première page, et qui a été choisie après large consultation.

Un journal différent

L'idée de départ était d'offrir aux Wissembourgeois un espace d'expression quelque peu différent de ce qui se faisait jusque-là. Mais il aurait été cruel de ne vous servir qu'un seul type de prose. C'est pourquoi le recours aux rédacteurs occasionnels – et bénévoles – a été préféré, ne serait-ce que pour raviver l'intérêt du lecteur et de la lectrice en renouvelant les genres et les styles. En effet, la parole uniforme, la Vérité (pravda en russe), peut lasser celles et ceux qui croient en la pluralité, source des doutes, des argumentaires, de l'existence réelle.

De même, ne peut-il pas paraître légitime d'être nostalgique du temps où Nouvel Alsacien cohabitait avec Dernières nouvelles d'Alsace pour offrir l'actualité et l'information dans une certaine

diversité ?

Une autre tonalité

La parole offerte à celles et ceux que l'on entend si peu comporte certains risques (dérapages, polémique, vulgarité) qui sont insupportables. Comme le sont les à-peu-près, les fautes mal corrigées, les mises en page approximatives. Cette exigence, cette rigueur, restent un réel défi posé à celui qui prétend traiter le lecteur en adulte doué d'esprit (de) critique et propre à s'insurger si la partialité devient la règle. C'est cet esprit qui sera promu au travers de cette feuille qui doit devenir la vôtre : il vous est en effet demandé de vous l'approprier en réclamant que telle information passée inaperçue soit « traitée », ou bien en discutant tel commentaire. Toute intervention pour peu qu'elle respecte les règles communes de la correction et ne comporte pas d'atteinte à la vie privée (ni d'apologie de théories racistes, xénophobes ou antisémites) pourra être publiée, avec l'accord et sous la responsabilité de leur bien entendu.

Un pari

Ce numéro 2 ressemble à une gageure. Mais il ne tient qu'à chacun-e d'entre vous de considérer le fait comme acquis et d'intégrer Pumpernickel à votre environnement. Alors à bientôt, courant mars 1996, et bonnes fêtes de fin d'année.

Antoine Michon

ENVIRONNEMENT

Vous pouvez être témoin d'une atteinte à l'environnement qui peut prendre des formes diverses: bruit, pollution de eaux, décharge sauvage, fumées suspectes, etc.

Vous devez dans tous les cas vous sentir responsable de ce qui se passe et alerter sans tarder les services compétents, mairie, sous-préfecture ou gendarmerie

CIRCULATION

La rue est à tous et à chacun: elle doit être partagée équitablement. C'est ce message que veut promouvoir un groupement (*Association des paralysés de France*, "*la rue de l'Avenir*", *UDAF*, *Association sportive des handicapés physiques d'Alsace*, *Association pour l'accueil et la réinsertion des personnes handicapées*, *Dernières nouvelles d'Alsace*, *Sécurité routière*) derrière le slogan:

POUR BIEN PIÉTONNER BIEN STATIONNER

Notre voiture gêne la circulation des piétons, et particulièrement celle des plus vulnérables, enfants, handicapés, personnes âgées. Les admonestations, recommandations ou mises en garde ne valent que si celles et ceux qui obstruent les rues comprennent qu'ils sont infiniment plus encombrants que tous les autres réunis. Par exemple, le colonisation systématiques des trottoirs par les voitures en stationnement illicite n'est certainement pas le meilleur signe de respect dû à ceux qui marchent et qui pédalent. La "traversée" se met doucement en place; ne pourrions-nous pas en profiter pour modifier nos comportements ?

POUR AIDER FINANCIÈREMENT
"PUMPERNICKEL", ÉCRIVEZ-
LUI À L'ADRESSE INDIQUÉE